

Genèse de la coopérative

INTERVENIR ?

Deux diapos qui datent de la fin de la deuxième année d'un Cours Préparatoire-Élémentaire (1), Genèse Coopé est réuni. Nous parlons de nos classes. Avec des documents et des images. Nous en avons ce jour-là remarqué deux.

1. Entraide. Un Vincent souriant et patient initie aux mystères de la lecture un Bruno soucieux qui visiblement fait effort : « Ce mot-là, qu'est-ce que ça veut bien dire ? » Ces enfants qui aident les autres ont souvent des histoires surprenantes : « Qui est ce petit garçon souriant ? » — Vincent ? Un ex-futur débile triste. Il aurait très bien pu se retrouver en perfectionnement ».

2. Peinture. Arrivé pour illustrer ce propos une deuxième image : Vincent vient de peindre un hélicoptère. Yeux vifs, grand sourire. Intelligent. Rayonnant... « Raconte ! »

(1) Catherine Pochet a mis en route « sa » classe coopérative dans un Cours Élémentaire 2^e année qui s'est continué en Cours Moyen (cf. « Qui c'est l'conseil ? ». Maspéro 1969. Puis elle a démarré un Cours Préparatoire et suivi ses élèves deux ans dont Miloud (cf. *L'Éducateur* n° 7 janvier 1980) et Vincent.

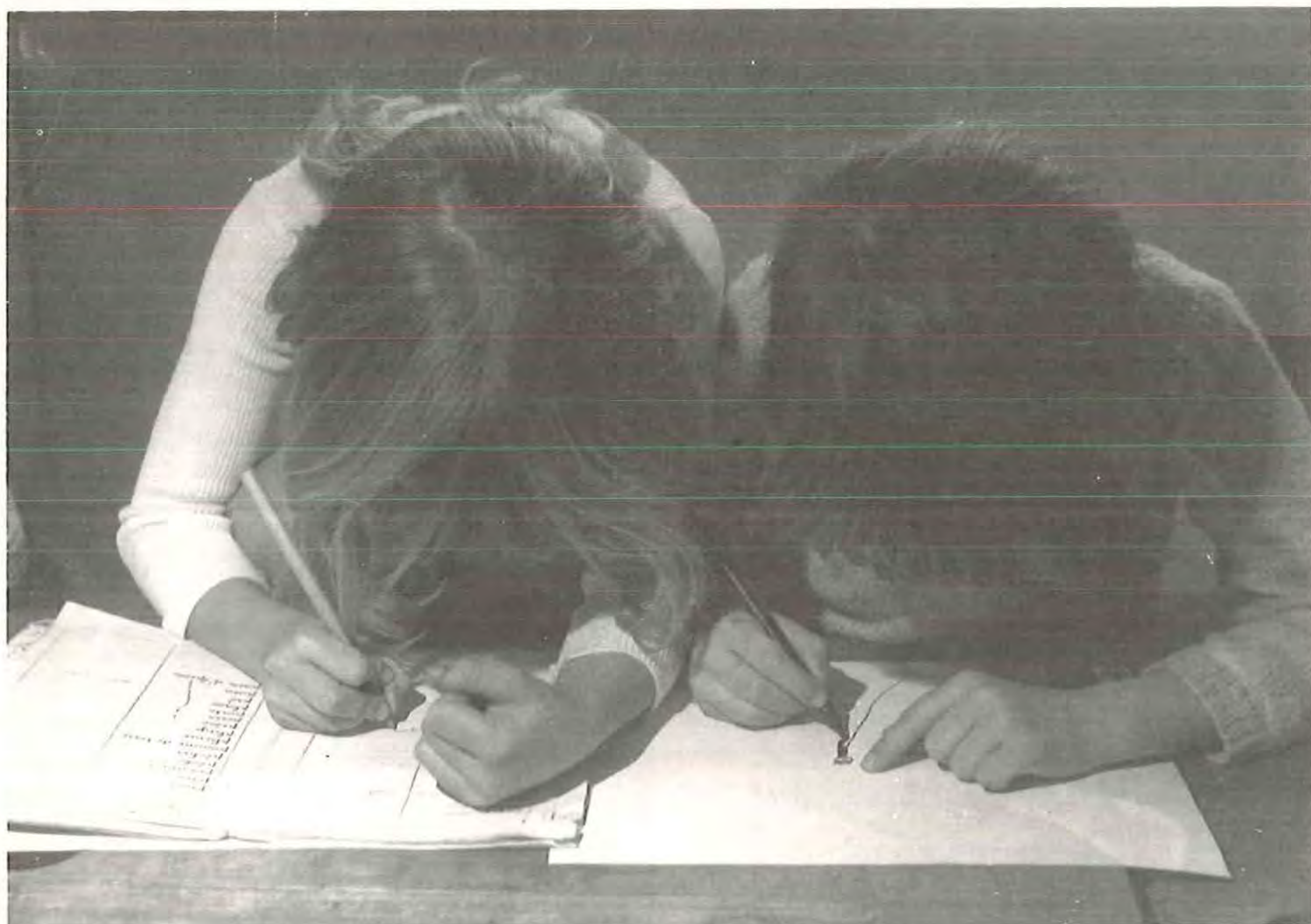
Résumé de l'histoire :

La première année, en Préparatoire, Vincent n'a pour ainsi dire rien appris. Échec total, inexplicable. Pour lui, la classe Freinet, la pédagogie institutionnelle (P.I.) n'ont pas fonctionné. Inquiétudes légitimes de la maîtresse et des parents très coopérants « Que se passe-t-il ? Rien justement ». En septembre de la deuxième année, la mère revient. Au lieu d'incriminer la méthode, la maîtresse ou l'hérédité, nous parlons : Vincent a brusquement cessé de progresser, il s'est arrêté à 5 ans. L'année de la naissance de la petite sœur.

Catherine s'accroupit. Elle est à la hauteur du petit bonhomme. A son niveau : « Moi aussi j'ai eu des petites sœurs. Les petites sœurs sont très encombrantes... Parfois on a envie de les tuer. Ça, on peut le penser mais on ne peut pas le faire. Mais les petites sœurs grandissent. Après, on est bien content d'avoir des sœurs ».

Apparemment, cela suffit. Vincent repart, retrouve dynamisme et joie de vivre, apprend à lire en quelques semaines et rattrape son retard. En fin d'année, il aide Bruno qui, lui, n'a pas démarré.

Que s'est-il passé ? Nous ne croyons pas aux miracles...



Que s'est-il passé ?

(Évidemment, nous ne le saurons pas. Mais il est important d'avoir un lieu pour en parler. Voici, écrit par F. OURY, le condensé d'une longue discussion).

— Moi, j'aurais raconté ça en bande dessinée. Six séquences :

1. Vincent devant une phrase écrite. Endormi, figé, ailleurs.
2. La maîtresse écoute la mère. En classe : elle est grande.
3. Catherine parle à Vincent. Accroupie, elle est petite.
4. Vincent, attentif, apprend à lire avec un plus grand.
5. Souriant, il aide Bruno.
6. Rayonnant, avec son hélicoptère (les séquences 5 et 6 existent en diapos).

— Ouais... Avec en titre : « Omo est là. La saleté s'en va ! » ou « Vive la P.I. qui rend espoirépeti ! ». Ça avance à quoi ?

— Alors, émerveillons-nous : deviner que la petite sœur était à l'origine du blocage intellectuel, quelle science ! Faut avoir étudié Freud ! Il ne voulait pas le savoir, il ne voulait plus rien savoir alors il n'apprenait pas à lire. Il était « débile ».

— La mère avait plus ou moins pigé ce qui se passait avec la petite. Seulement, il ne se passait rien. Ça ne passait pas. Le gamin restait coincé. Catherine est entendue parce qu'elle ne dit rien... que tout le monde ne sache déjà...

Vincent sait bien que les petites sœurs sont encombrantes, qu'on ne peut pas renvoyer à l'expéditeur, que les enfants grandissent. A 5 ans, il n'est pas idiot. L'important n'est pas toujours ce qui est dit mais de quel lieu c'est dit, d'où ça parle.

— Ça va trop vite pour moi. Je reprends : Vincent a compris que la petite sœur est un fait irréversible, qu'on ne peut revenir en arrière. Il sait aussi, disais-tu, que les enfants grandissent. Ça, c'est moins sûr. Combien d'adultes en période de deuil ou de dépression deviennent incapables d'imaginer un avenir différent du présent, figent le temps et perdent l'espérance ?

— Savoir que pour l'inconscient, le temps n'existe pas.

— Comme dans les rêves ?

— Là, Catherine témoigne, **elle représente le temps** : adulte, elle rappelle qu'elle a été petite. Elle a eu envie de tuer et n'en est pas morte. Elle a grandi, ses sœurs aussi. Le temps est réintroduit, le monde n'est plus figé, il y a un avenir, il est possible de grandir.

— Elle se relève et on la voit grandir ! Ça doit jouer, ça. Ça serait simple s'il suffisait de comprendre et de dire. Catherine...

— Ça y est. On va parler d'intuition géniale !

— ... Catherine ne s'est pas « interrogée ». Elle s'est accroupie.

— Elle s'est mise au niveau du petit.

— Elle n'y est pas restée.

— Heureusement.

— Il me semble que, tout à l'heure, tu as dit « la maîtresse » pour la deuxième séquence et « Catherine » et « la maîtresse » ne parlent pas du même lieu.

— On s'en doutait un peu. « La maîtresse » qu'est-ce que ça signifie ? » Fonctionnaire n° ..., titulaire du poste n° ... ? Celle-là, elle peut toujours causer !

— La maîtresse, celle sans qui la classe n'existerait pas, c'est autre chose ! « La maîtresse » représente cette classe où l'on peut dire, faire, échouer sans être écrabouillé... Ce n'est pas « Catherine ». (2)

— Et celle qui se fait entendre, c'est Catherine parce qu'elle s'est mise à portée...

— Et qu'elle n'est pas inhibée par je ne sais quelle phobie de la subjectivité.

— Mais elle demeure aussi la maîtresse. Elle a obtenu la communication. C'est comme au téléphone : si tu ne sais

pas composer le numéro de l'autre, tu n'obtiens pas la communication.

— Le numéro « grand frère » ressemble au numéro « grande sœur », ça facilite les choses.

— Dans son lieu — qui est aussi le lieu de Vincent — elle redevient « la maîtresse, figure de pouvoir du fait de la demande de la mère qui, elle, n'est pas chez elle.

— J'aime bien ta bande dessinée : elle parle à qui veut entendre. On pourrait faire un film...

— ... à condition de le passer au ralenti.

— Ça rappelle l'histoire de Miloud qui apprend à compter après le massacre (symbolique !) de sa famille.

— A ceci près que Vincent apparemment ne tue personne.

— Apparemment ; mais qu'en sait-on ?

— Vincent, lui, n'a peut-être pas besoin de « tuer » l'autre pour exister.

— N'empêche que l'arrivée d'un puiné, par la fascination qu'il exerce, par la possibilité d'identification régressive qu'il offre est ressentie comme un danger (3).

— Miloud, c'était autre chose, une régression massive. Le petit frère lui avait fait perdre la parole : crier « caca, caca ! » pendant six jours, ça fait pas beaucoup de phonèmes ! ... lui, n'a pas vraiment régressé, il est arrêté...

— ... comme une pendule qui marque 5 ans. Il est en état de marche, la suite le prouve.

— Même pas besoin de remonter la pendule. Seulement il est coincé, inhibé, il ne peut ni avancer ni reculer.

— Il suffit d'attendre, de ne rien faire, ça va s'arranger.

(2) J'ai peu de chances de trouver « qui parle » et « d'où ça parle » si je n'ai pas conscience des différents rôles de la maîtresse. Cf. « Qui c'est l'Conseil ? » p. 132-138 et 174.

(3) La naissance d'un puiné trouble pour la première fois l'enfant dans ses identifications. Jusqu'à présent, il s'est identifié à plus grand que lui. L'arrivée du bébé place dans son univers un plus petit que lui. Le danger est là, le désir aussi : s'identifier à ce bébé, c'est une involution.





(C'est très à la mode de dire ça). Vincent fera un très beau demeuré. On le dira « débile léger ». Il finira même par apprendre à lire en classe de perfectionnement...

— On aimerait bien, là, être « le maître des désinhibitions ». Or un coup de pouce a suffi : le geste qui sauve !

— N'allons pas nous extasier parce que la maîtresse se fait petite. Le geste qui sauve, c'est parfois un coup de pied au cul opportun...

— ... une parole vraie. Quelque chose qui ne pouvait pas se dire dans la famille ni ailleurs est dit ici. Ça ouvre, ça débouche sur autre chose... Et le ciel ne vous tombe pas sur la tête.

— Parce que c'est dit au bon moment, pas n'importe comment...

— ... et pas par n'importe qui.

— Ça doit s'appeler une interprétation. Qu'on le sache ou non, on passe sa vie à interpréter. Là, ça se révèle efficace.

— Avez-vous remarqué que Catherine ne lui parle pas directement : elle lui raconte une histoire qui lui dit quelque chose. C'est Vincent qui interprète. Non ?

— Je propose de reprendre le fil que nous tenions. A chercher « qui parle ? » on trouvera peut-être « d'où ça parle ? » Catherine doit avoir des idées...

C.P. : Je ne dois pas être la mieux placée pour voir. Si je suis là, c'est justement pour voir un peu clair dans ce que je fais sans trop penser. Ce que je représente pour Vincent. Et pour ses parents ? Institutrice, je dois être payée pour aider les enfants à progresser...

— Mais pas pour t'occuper des cas particuliers.

C.P. : ... J'organise avec eux un milieu assez bon pour que le présent soit acceptable.

— Un environnement assez bon mais pas trop : pour qu'on ait envie de grandir. On est content de recevoir une lettre ; on le serait encore plus si on savait la lire.

— WINNICOT a déjà parlé de l'environnement maternant-maternel, de la « mère » suffisamment bonne mais pas trop.

C.P. : Dans une classe coopérative, j'ai intérêt à les voir grandir !

Je n'ai aucune tendresse particulière pour le Vincent petit que je n'ai pas connu et que je ne connaîtrai jamais. Je ne suis ni la mère, ni le père. Je suis extérieure : autre.

— Tu disais « les aider à progresser »...

C.P. : ... en leur offrant un présent plus intéressant, plus passionnant que le passé. Sinon comment pourraient-ils renoncer à leurs satisfactions infantiles ?

— Donc, aucune tendresse particulière pour Miloud petit pour Vincent petit. Alors l'amour des enfants ?

C.P. : Si j'ai de l'estime et — pourquoi pas ? — quelque tendresse, c'est pour les enfants tels qu'ils sont, à présent, et tels qu'ils deviennent.

— Mais, autant que possible, tu les accompagnes dans leurs régressions, non ?

C.P. : J'ai toujours évité d'abandonner un enfant en difficulté. Mais je n'ai pas intérêt à favoriser les régressions ; les accepter ça suffit ! La pagaille dans la classe, vous connaissez ?

— Il peut être utile de provoquer des régressions...

— ... en psychothérapie, oui. Le contexte est différent. On peut contrôler ce qui se passe.

— Régression, régression... De quoi parlons-nous ? Vraisemblablement, d'un parcours en sens inverse, d'un retour à un point dépassé. Mais la reviviscence d'un événement passé n'est pas nécessairement une régression. S'agit-il d'un retour à un stade (en supposant qu'il y ait des stades) que l'on croyait dépassé ? Les « caca ! caca ! » de Miloud ça doit être une régression à l'analité ? Ou bien d'une destructuration : un retour à l'état fœtal par exemple.

— Quand je dors, quand je rêve, quand je fais l'amour, je régresse. Quand on emploie un gros mot, faut préciser. Dans le cas de Vincent où voyez-vous une régression ? Il ne s'agit pas de l'accompagner mais d'aller le chercher là où il est demeuré.



— Une fixation à 5 ans que la vie coopérative ne suffit pas à vaincre.

C.P. : Alors j'interviens. Je crois que j'aide Vincent à prendre conscience de ce qui s'est passé ou au moins à remettre à sa place ce qui est imaginaire, à la fois vrai et pas vrai. Coup de chance ! Ça marche.

— Tu risques le coup mais ne fais-tu pas risquer ?

C.P. : En ne faisant rien, on risquait davantage.

— Ça ressemble à une anorexie cette histoire. Peur de grandir ? Il ne voulait rien absorber. Perte de l'appétit de savoir.

C.P. : A présent, il dévore les livres. Mais pourquoi ça a marché ?

— Je suis, tu es, nous sommes géniaux !

— Peut-être simplement parce que tu es institutrice : extérieure à la famille, bien distincte de l'enfant et de sa mère. Reconnue socialement : payée pour aider à grandir. Mais surtout reconnue par les parents. Ça suffit : ta parole fait autorité, tu détiens le secret du langage, le « trésor des signifiants ». On cherchait d'où tu parles ? D'ailleurs. Et peut-être bien du lieu de l'Autre.

— C'est très joli : reconnue par la société, par les parents, par les enfants, l'institutrice existe en tant que sujet et sa parole opère...

— C'est une condition nécessaire, pas suffisante...

— ... et rarement remplie. Vous ne retardez pas un peu ? L'image traditionnelle est ridiculisée, par les médias. Nous sommes des « primaires »... Quant à l'institutrice « moderne » qui a cru intelligent de se mettre « à l'écoute » des parents, elle s'est parfois mise à leur service. Elle n'est plus qu'un prénom, on la tutoie ; elle fait partie de la domesticité. Elle a partie liée avec la famille. C'est une grande sœur, elle doit plaire à papa-maman, comme le gosse. Elle peut toujours causer ! Elle n'a plus lieu.

— On parlait de Catherine et de son « pouvoir ».

— Toi, tu sais bien que tu n'es pas normale : tu ne fais pas comme tout le monde. Les enfants ne s'y trompent pas. Tu n'es pas comme les autres. Tu es autre. Tes différents « métiers » (rôles, responsabilités, cf. Q.C.C.) te font exister pour eux.

— Donc, tu as du pouvoir. Eux aussi, remarque...

— Mais elle n'est pas le pouvoir. Si elle parle, c'est au nom de quelque chose qui la dépasse, qui lui fait la loi, à elle aussi...

— Dieu ? La société capitaliste ou l'État socialiste ? (rires)

— Si tu peux pas imaginer autre chose !... Une loi qui la

dépasse ? Ça va des décisions communes à l'interdit du meurtre. La classe Freinet rappelle la situation analytique en ceci : la liberté totale de l'imaginaire (« Quoi de neuf ? », activités artistiques, texte libre) se heurte à l'interdit du passage à l'acte : on ne tue pas pour de vrai. Dans la réalité, on fait avec. Et Catherine, représentante de cet interdit démontre en même temps qu'il est possible, de faire avec : il suffit de grandir, les choses se mettent en place. Une voie est libre : Vincent peut avancer.

C.P. : Oui, je crois que, bien que très proche, je représente l'extérieur : les autres qui ne sont pas impliqués dans cette affaire de petite sœur. Je suis « autre », une drôle de maîtresse qui ne s'identifie ni aux parents, ni à l'école, ni à ses rôles sociaux. J'existe, à bonne distance, pas mélangée à quoi que ce soit mais j'existe, je ne suis pas précisément un ectoplasme.

— C'est ce qui fait sa vertu — au sens ancien : la vertu d'une plante — sa puissance, son pouvoir de « guérir ».

— N'est-ce pas la demande des parents qui lui donne pouvoir ce jour-là ?

C.P. : Oui et non. Je crois que c'est surtout la demande non formulée de Vincent. Au fond, il ne demandait qu'à s'en sortir.

— Et le père ?

C.P. : Même silencieux, il est là, et il parle : il suffit d'écouter la mère dire « nous ».

— Il n'empêche que c'est une situation duelle entre toi et Vincent. Risque de fascinations, de transferts massifs, d'identifications...

— Une relation duelle ! Avec les parents présents dans la classe qui, même vide, reste marquée par la loi, habitée par les autres enfants. Souvent sur un tableau, c'est le fond qui donne sens.

— Quant aux identifications... Bien sûr, Catherine s'est identifiée à Vincent sinon elle n'aurait rien « pigé ». Combien de temps ?

— Si le petit trouve, provisoirement, un appui, un support en s'identifiant à Catherine, s'il prend d'elle, comme signe distinctif « savoir lire », qui y verra inconvénient ? (cf. VPI p. 192). Demain Vincent retrouvera les copains, le groupe, le journal, le conseil... toutes les médiations de la classe coopée.

— Je crois que cette psychothérapie à la Zulliger (cf. VPI p. 235) était possible...

— Puisque ça a marché. Mais faudrait pas généraliser.

— Qui a parlé de généraliser ? Si on élève le débat on va dire des bêtises. On pourrait arrêter là.

QUELQUES TEXTES ACCESSIBLES

- Genèse Coopé dans *L'Éducateur* : Miloud, psychotique - n° 7. 1980.
- Marc, l'asexualité - n° 10. 1982.
- Le chat et la voisine - n° 11. 1982.
- Christian, le sevrage - B.T.R. n° 39.
- Chez MASPÉRO, 30 monographies dans : « Qui c'est l'Conseil ? » (Q.C.C.) Sébastien.
- « Vers une pédagogie institutionnelle » (V.P.I.).
- « De la classe coopérative à la P.I. » (C.C.P.I.).
- MAREL : « Histoire de Brit » (Casterman).
- DOLTO : « S.O.S. psychanalyste » (Fleurus).
- « La difficulté de vivre » (Inter-édition).
- VAN DEN BROUK « Manuel à l'usage des enfants qui ont des parents difficiles » (Point - Seuil).
- WINNICOT « L'enfant et sa famille » (Payot).

« ... les pauvres ont les mêmes droits à un secours psychique qu'à l'aide chirurgicale... la santé publique n'est pas moins menacée par les névroses que par la tuberculose... Les traitements seront gratuits ».

FREUD 1918. Cf. V.P.I. p. 219